

1

Novembre 1897 – Vouvray

Sarah Thibault n'avait jamais éprouvé une telle certitude. En acceptant d'épouser Philippe Lemieux, elle allait enfin connaître la vie aventureuse à laquelle elle aspirait.

Elle glissa son bras autour de la taille de celui qui serait bientôt son mari et les yeux bleus de Philippe se mirent à briller. Elle posa sa joue contre le revers humide de son manteau, savourant l'odeur de la neige qui recouvrait tout en ce froid matin de novembre. Pour la première fois depuis qu'elle avait fui Saint-Martin un an plus tôt, Sarah était heureuse.

Elle se souvint des événements qui les avaient poussés à quitter Eagle's Run, la vigne de Philippe en Californie, pour retrouver celle de la famille de Sarah en bord de Loire. La tragédie qui avait contraint Sarah et sa sœur Lydie à quitter la France avait conduit la jeune femme sur la côte pacifique. Là, malgré les obstacles érigés entre leurs clans respectifs, Sarah et Philippe avaient su nouer un lien indestructible. Elle frissonna en repensant à celui qui avait bien failli les séparer à jamais.

— Aurais-tu froid, mon amour ? s'enquit Philippe. Tu souhaites peut-être rentrer et annoncer la nouvelle aux tiens ?

— Pas encore.

Le regard de Sarah se posa sur la maisonnette où se trouvaient son neveu Luc, sa mère et le nouveau mari de cette dernière, Jacques. Elle comptait les prévenir, bien évidemment, mais comment ?

— Sarah ?

Les lèvres de Philippe effleurèrent celles de la jeune femme en ranimant son désir.

— J'aimerais t'emmener visiter Saint-Martin.

Le visage du jeune homme s'adoucit.

— J'adorerais découvrir ce lieu à travers tes yeux.

Sarah enchaîna son bras à celui de Philippe avant d'enfourer sa main dans la tiédeur du manchon de laine. Cette promenade l'aiderait à ne plus penser à ses traits harmonieux, à sa silhouette élancée et vigoureuse, à ce désir lancinant qu'elle s'efforçait de réprimer chaque fois qu'il prononçait son nom.

Une heure durant, Sarah l'entraîna dans une longue visite de la propriété, de la mesure du gardien aux écuries abritant deux chevaux et une carriole, avant de s'arrêter face au panorama traversé par les eaux impétueuses de la Loire. Philippe contempla en silence les trois hectares de terre désormais vierge détruits par le phylloxéra deux ans plus tôt.

— Quand crois-tu que nous pourrons y planter des vignes venues d'Amérique ? s'aventura-t-elle à lui demander.

Philippe secoua la tête.

— Il est encore trop tôt.

Sarah prit soudain la mesure de la modestie de Saint-Martin. Ces dix hectares de chenin blanc lui paraissaient bien étriqués face aux quatre-vingts hectares de cabernet, de zinfandel et de chardonnay de son compagnon. Eagle's Run était l'un des plus vastes domaines viticoles de Napa, et Philippe l'un des vignerons les plus réputés de cette région californienne. Pourtant, ce modeste carré de vigne de Vouvray avait façonné l'âme de Sarah dès sa naissance. Elle avait passé toute sa jeunesse à genoux dans la terre grumeleuse de Saint-Martin, à cueillir les grappes fragiles de chenin blanc et goûter la chair juteuse de ce cépage

familier. Lydie et elle avaient poursuivi les poules entre les rangées de ceps en faisant résonner de leurs rires cristallins la brise d'été. Très jeune, Sarah avait gravé son nom sur les énormes fûts du domaine, prenant possession en secret de l'héritage paternel. Philippe ne la connaîtrait jamais vraiment tant qu'il n'aurait pas foulé chaque mètre carré de cette terre, et Sarah ne retrouverait pas la paix intérieure tant qu'ils n'auraient pas rendu la vie au domaine de son enfance.

Elle ne pouvait envisager de le suivre aveuglément en Amérique au prix de son rêve. Cela prendrait le temps qu'il faudrait, mais Sarah obtiendrait gain de cause.

Ils s'avancèrent dans la partie du domaine qui faisait renaître en elle le plus grand nombre de souvenirs : les caves et les troglodytes de travertin qui bordaient le domaine au nord.

— À quelle époque ces grottes ont-elles été creusées ? s'enquit Philippe en caressant de la main la pierre jaune rugueuse.

— Aux alentours du xi^e siècle. Ce sont les parents de ma mère qui leur ont redonné vie.

Elle déverrouilla les lourdes portes de la cave à vin et entraîna son compagnon sous les voûtes de calcaire qui abritaient la cuvée 1897 de chenin blanc. L'odeur de chêne et de vin qui flottait autour d'elle raviva chez Sarah le souvenir de son père.

Elle ravala son chagrin et s'approcha de la pyramide de fûts, empilés sur cinq niveaux, qui couraient sur une cinquantaine de mètres dans les profondeurs de la grotte. Elle laissa glisser sa main sur le bois lisse des tonneaux.

— Mon père m'a appris à sélectionner le meilleur chêne pour conserver le vin et assurer une bonne fermentation.

Elle se tut un instant, brusquement songeuse, avant de reprendre :

— Et c'est Jacques qui m'a enseigné l'art du pressage.

— En se servant de cette merveille, je suppose ? répliqua Philippe en posant une main de connaisseur sur le pressoir Morineau que venait d'acquérir Sarah.

— Oh non ! s'écria cette dernière. Nous ne disposions auparavant que d'un antique pressoir à panier, comme on en utilise par ici depuis l'époque romaine. Celui-ci a été installé le mois dernier. Je harcelais papa depuis des années pour qu'il achète un pressoir digne de ce nom, mais il préférait investir dans la vigne elle-même, estimant que le matériel était accessoire.

Elle poussa un soupir.

— Papa avait souvent raison, mais pas sur ce point.

— Il serait fier de toi aujourd'hui, lui glissa Philippe.

Sarah serra les doigts du jeune homme entre les siens.

— Il serait plus fier encore si nous replantions les vignes que nous avons perdues, réagit-elle d'une voix timide.

— Replanter coûte cher, mon amour. J'ai besoin de temps.

Là résidait tout le problème. Planter des vignes ne suffisait pas, encore fallait-il attendre entre trois et cinq ans pour qu'elles produisent un vin honorable. Sarah préféra ne pas insister et regagna l'air libre avec Philippe. Tandis qu'elle s'escrimait sur la serrure, Philippe lui massa les omoplates avec ses pouces.

— Tu n'as pas arrêté depuis ton retour, remarqua-t-il. Je constate surtout que tu n'as pas passé ces cinq dernières semaines à te languir de moi, comme je l'imaginai.

— J'ai veillé à ne pas l'ébruiter, répliqua-t-elle sur le ton de la plaisanterie afin de mieux dissimuler son trouble.

Cinq semaines auparavant, une violente dispute l'avait opposée à Philippe et ce dernier lui avait conseillé de regagner la France. Elle avait quitté le jeune homme la mort dans l'âme, persuadée qu'ils ne parviendraient jamais à surmonter le fossé qui séparait leurs deux familles. Sarah avait alors fait le deuil de son vieux rêve d'unir leurs vies et leurs vignes, étouffée par le chagrin de ne plus travailler à ses côtés à Eagle's Run. À sa grande surprise, Philippe avait toqué à sa porte le matin même afin de la convaincre de prendre avec lui un nouveau départ en oubliant leurs différends. Elle avait la conviction qu'ils ne pourraient jamais vivre l'un sans l'autre.

Elle fit volte-face et lui désigna les troglodytes aux portes ripolinées d'un bleu vif, un peu plus haut.

— Nous y logeons les saisonniers pendant les vendanges. C'est là que je vis actuellement avec Luc.

Depuis que Lydie était morte en couches quinze mois plus tôt, Sarah servait de mère à son neveu.

Elle posa les yeux sur la terre calcinée, muette à la vue des deux cheminées et de l'amas de pierres, seuls vestiges de la maison familiale partie en fumée la nuit où Lydie et elle avaient pris la fuite. Son cœur se mit à battre plus vite. Les flammes avaient détruit toute trace de la violence de ces heures terribles, sans effacer le sentiment de panique que ressentait Sarah chaque fois qu'elle passait là.

Philippe l'attira contre lui. Elle serra les paupières et se blottit contre sa poitrine.

— Tu ne vois donc pas, Sarah ? déclara-t-il d'une voix dont la tendresse cachait mal la résolution. C'est à cause de tous ces drames qu'il nous faut quitter la France et retourner vivre en Californie.

Comment lui donner tort ? Son ancienne vie à Saint-Martin était morte à jamais.

Ainsi en avait décidé le sort, ils uniraient leurs vies et leurs vignes : Eagle's Run à Napa et Saint-Martin à Vouvray.

— Cela ne nous empêchera pas de revenir ici tout de même ? s'inquiéta-t-elle, anxieuse de savoir ce que Philippe pensait réellement de Saint-Martin.

— Chaque fois que cela nous sera possible. Ta mère et Jacques, si Dieu leur prête vie, s'occuperont de la vigne jusqu'à la majorité de Luc. Ce qui s'est passé ici fera toujours partie de notre existence, Sarah, mais il est temps de tourner la page.

La jeune femme posa ses mains sur les joues glacées de son compagnon et son cœur s'arma de la même détermination qu'elle lisait sur les traits de Philippe.

— Oui, acquiesça-t-elle.

Le jeune homme enfila ses gants.

— As-tu trouvé le courage d'annoncer la nouvelle à ta mère ?

Un sourire étira les lèvres de Sarah. Il lui prit la main et l'entraîna dans le labyrinthe des vignes en direction de la petite maison où les attendait le reste de la famille. Sarah le suivit tant bien que mal en butant dans les pierres calcaires, les pans de son manteau de laine retenus ici et là par les sarments. Elle n'en avait cure à présent que ses deux désirs les plus chers se trouvaient exaucés : retrouver son cher Saint-Martin, et passer le reste de ses jours avec Philippe Lemieux.

Décembre 1897 – San Francisco

Linnette Cross aurait fait honte à ses aïeux. Tous ses ancêtres avaient eu des professions respectables en devenant cordonniers, boulangers ou lingères, et voilà qu'elle choisissait un destin de fille de rue. Heureusement qu'ils étaient tous morts.

Du plus loin qu'elle s'en souvenait, elle avait toujours plu aux hommes et cet intérêt la flattait. Orpheline, elle avait quatorze ans lorsque Jimmy Mather lui avait donné un dollar pour accepter ses caresses. À l'époque, elle était maigre comme un coucou et cet argent lui avait permis de se nourrir pendant deux semaines. Satisfaire les désirs masculins donnait à Linnette une liberté et une aisance dont rêvaient la plupart des femmes. Elle se contentait de proposer un service, au même titre qu'une infirmière avec ses patients. Cette vie n'était pas sans risque, mais Linnette avait veillé à ne jamais tomber amoureuse de ceux qu'elle avait séduits. Du moins jusqu'à ce qu'elle croise la route de Philippe Lemieux. Elle l'avait abordé pour la première fois deux ans plus tôt devant le bordel de Clinton Street où elle travaillait, à Napa. Son allure et sa prestance avaient tout de suite suscité l'intérêt de Linnette, même si elle se doutait qu'un tel homme ne franchirait jamais le seuil d'une

maison close. Elle savait aussi que ses cheveux blonds, sa poitrine avenante et son empressement laissaient rarement indifférents les célibataires. Moins d'une semaine plus tard, il l'installait dans une suite du Palace Hôtel et ils avaient trouvé un arrangement confortable : il était son seul amant, en échange de quoi elle était nourrie, blanchie et logée dans l'un des meilleurs établissements de Napa.

Lorsqu'il était venu la trouver un matin d'avril cette année-là afin de lui annoncer qu'il avait rencontré quelqu'un, elle avait soigneusement veillé à dissimuler ses sentiments en plaisantant sur les bons moments passés ensemble avant de l'entraîner une dernière fois dans son lit. Mais à peine avait-il franchi le seuil de la pièce qu'elle pleurait toutes les larmes de son corps. Comment avait-elle pu laisser lui échapper l'un des propriétaires terriens les plus riches de la région ?

Quelques mois plus tard, elle accouchait de Pippa dans son appartement de San Francisco. Philippa Mary de son vrai nom : Mary en l'honneur de la mère de Linnette, morte peu après lui avoir donné le jour, et Philippa en référence à son géniteur. Ce nom, un peu trop grandiloquent pour une crevette de cinq livres, avait rapidement cédé la place à Pippa. Un rapide calcul avait montré à Linnette qu'elle était enceinte de deux mois lors de sa rupture avec Philippe. Elle avait envisagé un temps de résoudre la question à l'aide d'une seringue, ou même de s'adresser à la faiseuse d'anges du quartier, mais l'idée de tuer l'enfant de Philippe lui était insoutenable.

Elle avait préféré prendre un bateau à Vallejo et rallier San Francisco où une amie connue autrefois dans la meilleure maison du quartier chaud lui avait proposé une chambre. Dans l'impossibilité de pratiquer son métier, Linnette s'était résolue à coudre des ourlets et reprendre des chaussettes. Quitter Napa et se fondre dans l'animation des rues de San Francisco avait été pour elle un soulagement, tout comme la perspective de ne plus jamais entendre parler de Philippe et de sa belle.

Pippa fit entendre un bâillement de contentement et s'endormit paisiblement dans les bras de sa mère. Sa frimousse rose et fripée n'était pas sans évoquer celle d'un vieillard, tandis que ses cheveux avaient la douceur du duvet de pissenlit. Seule une mère pouvait être suffisamment aveugle pour ne pas remarquer le bec-de-lièvre de Pippa. Quand elle y voyait un simple moment de distraction du Créateur, tous ceux qui avaient aperçu l'enfant n'avaient pu réprimer une grimace, accusant parfois le bébé d'être « l'enfant du diable ». Telle n'était pas l'opinion de Linnette, consciente que sa fille, davantage qu'un enfant normal, aurait besoin d'elle pour la nourrir, l'éduquer et la protéger. Le cœur de Linnette débordait d'amour pour sa fille. À défaut de posséder Philippe, elle avait son enfant.

Une question épineuse restait en suspens : à quel moment annoncer la nouvelle à son ancien amant ?

Décembre 1897 – Tours

Sarah s'assit sur le bord du lit, les yeux fixés sur le crochet de laiton vissé à la porte. Le papier peint des murs plongeait la pièce dans une ambiance écarlate à la lueur des deux lampes de chevet orientales. Les rideaux de velours cramoisi, libérés de leurs embrasses, laissaient filtrer un rai de lumière en provenance de l'avenue. La chambre, de proportions modestes, n'en était pas moins luxueuse. Saint-Martin ne leur laissait aucune intimité et Sarah avait été soulagée lorsque Philippe avait insisté pour qu'ils passent leur nuit de noces dans cet hôtel chic. Tout en attendant qu'il sorte de la salle de bains, elle s'interrogea sur l'attitude à adopter.

Elle en avait le feu aux joues, faute de savoir ce qu'il espérait d'elle. L'idée même de se déshabiller en sa présence l'effrayait. Elle avait enfilé le peignoir couleur ivoire offert par sa mère. Celle-ci, ainsi que Sarah pouvait s'en douter, n'avait pas caché sa surprise lorsqu'elle lui avait annoncé ses fiançailles avec Philippe, mais loin de rejeter l'idée de cette union, sa mère leur avait souhaité tout le bonheur du monde.

— Luc a besoin d'un foyer. Qui, mieux que sa tante et son oncle, pourra lui en offrir un ? s'était-elle écriée en joignant les mains.

Sarah observa son reflet dans le miroir accroché au mur. Ses cheveux châtons soigneusement brossés brillaient de tout leur éclat et d'épais cils de couleur sombre encadraient ses yeux d'un vert vif. Le col de son peignoir ourlé de délicates dentelles d'Amboise, retenu par un ruban de soie, mettait en valeur sa silhouette tout en cachant la cicatrice qui dessinait une demi-lune sur sa poitrine. Elle frissonna en sentant l'air frais de la pièce caresser sa peau nue. Jamais elle n'avait porté vêtement plus élégant. Elle soupira, triste que Lydie ne fût plus là pour la voir et lui prodiguer ses conseils. Il lui restait à espérer que Philippe, hypnotisé par sa tenue, ne remarque pas ses mains qui tremblaient.

La poignée de verre pivota et la porte de la salle de bains s'écarta en grinçant. Figée sur le lit, Sarah tritura machinalement les fils de la courtepointe en retenant sa respiration. Elle enregistra d'un coup d'œil ses cheveux blonds soigneusement peignés et le triangle de peau satinée que dévoilait sa chemise ouverte. Une nuée de papillons prit possession de son ventre.

Philippe réchauffa entre les siennes les mains glacées de son épouse et l'attira près du feu. Elle en profita pour humer le parfum enjôleur de sa crème de rasage.

— Tu es ravissante, la complimenta-t-il.

Sarah dissimula sa gêne en examinant les motifs de l'épais tapis qui s'étalait à leurs pieds, se concentrant sur les arches dorées qui en ornaient les bords, l'élégance de ses motifs floraux rose et rouge. Du pouce, Philippe lui caressa l'arête du nez, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il souhaitait l'aider à se détendre.

— À quoi penses-tu ?

— À tout ce bonheur, répondit-elle, la gorge serrée.

— Menteuse, chuchota-t-il en lui effleurant le menton.

Sarah s'en voulut de son ignorance.

— Tu as raison, reconnut-elle en rougissant. Je ne sais pas ce que je dois faire, si je dois me déshabiller et me glisser entre les draps.

— Ce ne serait pas très drôle, plaïda-t-il, une lueur malicieuse dans les yeux.

Avant qu'elle eût pu esquisser un geste, il dénoua le ruban de son peignoir, comme s'il ouvrait le plus précieux des cadeaux. Il repoussa le vêtement le long de ses épaules et caressa de ses lèvres une clavicule.

— On voit bien que tu as l'habitude, déclara Sarah, hésitant entre la pensée dérangeante qu'il avait connu d'autres femmes et la façon rassurante dont il apaisait ses peurs.

— C'est la première fois avec quelqu'un que j'aime, répliqua-t-il avant de se poster derrière elle alors que le peignoir s'étalait à leurs pieds.

Il prit longuement sa respiration et ses doigts, aussi légers qu'une plume, glissèrent le long de sa colonne vertébrale, depuis la nuque jusqu'aux fossettes de ses reins.

— Quelle merveille, lui susurra-t-il à l'oreille en l'enfermant dans ses bras tout en enfouissant la tête dans sa chevelure.

Émue de voir qu'il respectait sa timidité, Sarah se retourna et lui dévoila ce que seule l'imagination de Philippe lui avait dévoilé jusqu'alors. Contrariant une violente envie de se réfugier contre la chair palpitante de son mari, elle resta parfaitement immobile, respirant à peine. Il la bascula avec douceur sur les étreintes.

Le ventre plein de désir, elle admira les muscles de la poitrine comme l'élégance des jambes de Philippe. Les mains de ce dernier explorèrent sa peau et elle se laissa emporter par le monde de sensations nouvelles qui la traversaient. Son corps se rebella toutefois lorsque la main de son mari s'aventura à l'intérieur de sa cuisse. Elle le repoussa d'un geste brusque.

— Je... je suis désolée, balbutia-t-elle, mortifiée de sa propre réaction.

— Que se passe-t-il ? réagit-il, surpris.

Sarah se couvrit la poitrine à l'aide du drap. Elle se sentait incapable d'un tel aveu. La situation ne changerait donc jamais ? Bastien avait beau être mort, il continuait de les diviser. Elle tremblait de peur à la seule évocation de la brute que sa sœur avait épousée. Le propre frère de Philippe, qui l'avait agressée le soir où elle quittait la France. Elle

avait encore dans la bouche le goût amer de sa langue, elle voyait dans sa mémoire la lueur perverse qui brillait dans ses prunelles, elle sentait la morsure de ses dents sur sa peau. L'afflux des souvenirs la paralysait.

— Sarah, lui ordonna-t-il. Dis-moi ce qui ne va pas.

Elle en était incapable. Philippe était au courant, bien sûr, mais leur nuit de noces n'était pas le meilleur moment de lui rappeler les sévices que son frère lui avait fait subir, encore moins la mort de Bastien. Autant de drames qui les avaient éloignés deux mois auparavant.

Adossé contre la tête de lit, Philippe fixait la porte. Restait à deviner s'il lui en voulait à elle, ou bien à Bastien. Elle posa une main timide sur son bras.

— Je croyais que tu l'avais arrêté à temps, articula-t-il en la dévisageant.

— C'est le cas, je l'ai empêché de commettre l'irréparable, mais il a eu le temps de... de me toucher, frissonna-t-elle.

— Il t'a touchée ? répéta-t-il d'un air sceptique.

— Pas dans le sens où tu l'imagines, se défendit-elle, la gorge nouée, en s'efforçant d'oublier l'horreur de cet instant où Bastien avait tenté d'atteindre ses replis les plus intimes.

Les craintes de Sarah se réalisaient : l'ombre de Bastien continuait de planer sur leur mariage.

Philippe la prit dans ses bras et ils s'étreignirent dans un silence réparateur. Il reprit la parole le premier.

— Tu me fais confiance ? s'enquit-il d'une voix légère.

— Oui.

— Bien. Dans ce cas, autant s'y prendre différemment, suggéra-t-il avant de s'allonger sur elle dans un geste plein de douceur en veillant à l'effleurer seulement, appuyé sur les coudes.

Sarah fit courir ses doigts tout le long de la poitrine de son mari, jusqu'aux poils qui descendaient en droite ligne de son nombril. Un rôle de plaisir monta de la gorge de Philippe dont la bouche entama une exploration minutieuse de la peau de Sarah.

— Souviens-toi des recommandations du prêtre, mon amour, murmura-t-il en posant sur elle ses yeux bleus.

« Les deux deviendront une seule chair », cita-t-il avec un sourire provocateur.

Il déposa un baiser sur la cicatrice qui marbrait la peau au-dessus du sein gauche de la jeune femme sans s'y attarder, puis il dessina des cercles avec ses pouces autour de la pointe des seins. Elle frissonna de tout son être en sentant les lèvres de Philippe se poser sur un téton rosé et le sucer lentement.

Elle crut y découvrir le paradis sur terre. À mauvais escient, car les portes du paradis ne s'ouvrirent qu'une poignée de secondes plus tard.

*

Sarah fut tirée du sommeil par une bonne odeur de café et de bacon. Un bruit de porcelaine tinta sur l'argent d'un plateau et elle écarta péniblement les paupières. Philippe, vêtu d'un pantalon, d'une chemise propre, d'une cravate et d'un gilet, prit place à côté d'elle sur le lit. Elle dormait si bien qu'elle ne l'avait pas entendu se lever.

— Bonjour, ma chère femme. Puis-je vous proposer un petit-déjeuner ? dit-il en lui tendant un plateau. Une longue journée nous attend.

— Où allons-nous ? s'enquit Sarah en s'adossant à la masse des oreillers moelleux.

Trouver un homme dans sa chambre au réveil n'était pas sans la déstabiliser et elle passa machinalement la main dans ses cheveux ébouriffés afin d'en chasser les nœuds.

Philippe, imperturbable, beurra un croissant qu'il dévora en trois bouchées.

— En voilà des manières ! le tança-t-elle en lui prenant le couteau des mains.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Le goût du beurre sur ses lèvres évoqua à Sarah la douceur de ce corps qu'elle avait senti vibrer contre le sien quelques heures plus tôt. Elle se dégagea de leur étreinte et s'efforça de reprendre le cours de ses pensées.